Le P. Lefloch est à la tête de notre petit collége, les Frères des Ecoles chrétiennes nous ayant abandonnés... Bénissez-nous, Monseigneur, bénissez en particulier le voyage que je vais entreprendre...

Pour toujours, votre enfant tout dévoué.

† ALEX., *Evêque de Saint-Boniface*,

O. M. I.

LE PÈRE SÉGUIN A NOTRE BIEN-AIMÉ FONDATEUR

Ile à la Crosse, Mission de Saint-Jean-Baptiste,
20 décembre 1860.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Je veux vous raconter mon voyage depuis la *Rivière Rouge* jusqu'à l'*Ile à la Crosse.* Désigné avec le Frère Boisramé pour aller rejoindre le Père Grollier au *Fort Good-Hope,* nous devions voyager jusqu'à la prise des glaces et aller aussi loin que nous pourrions. Comme nous devions passer par la Mission de l'*Ile à la Crosse*, nous partimes avec Mgr Grandin et les quatre Sœurs qui l'accompagnaient. Le 30 juillet était le jour fixé pour notre départ. Mais déjà, depuis dix jours, Mgr Grandin n'avait pas quitté le lit et malgré tous les soins des bonnes Sœurs de *Saint-Boniface*, Sa Grandeur semblait n'aller guère mieux le jour du départ que les jours d'auparavant. Il monta néanmoins ce jour-là à l'autel pour offrir le Saint-Sacrifice, mais il fut obligé de se reposer deux ou trois fois, et la messe achevée, il put à peine, aidé de deux d'entre nous, regagner le lit, tant il était faible. Mgr Taché lui avait déjà parlé de partir à sa place. Il le pressa encore

d'accepter ses offres ; tout fut inutile et, en dépit de la maladie, Mgr GRANDIN se mit en marche. Le voyage l'a guéri ; il partait pour gagner des âmes à Jésus-Christ et le divin Sauveur l'a récompensé de son dévoûment en lui rendant la santé, car, le soir même, il était déjà beaucoup mieux et, deux ou trois jours après, la maladie avait complètement disparu.

Jusqu'à ce jour, nous avions presque toujours voyagé sur terre, mais à partir de ce moment, nous allons être toujours sur l'eau, et ce sera tantôt sur des rivières et tantôt sur des lacs. Comme on ne peut pas traverser les terres à cause des immenses forêts dont elles sont couvertes, nous sommes obligés de suivre tous les tours et détours des rivières. Nous aurons ainsi trois cents lieues environ à parcourir avant d'arriver à l'*Ile à la Crosse*. Quoique nous dûssions toujours voyager sur eau, nous n'avions néanmoins de vaisseau ni à voile ni à vapeur, mais une barque montée par huit rameurs, et avec elle nous devions traverser des lacs de cinquante à soixante lieues de long. Partis de la *Rivière Rouge* avec une de ces barques qui contenait nos malles et toutes nos provisions de bouche, nous devions la laisser au *Grand Rapide* et continuer notre route avec les barques de l'*Ile à la Crosse* qui venaient de chercher des marchandises à la mer, marchandises que l'on donne aux sauvages en échange de de leur pelleterie, car dans ce pays l'argent n'est pas connu. Le rendez-vous était fixé au 10 ou 12 d'août. Nous y arrivons le 12, après avoir mis quatorze jours à traverser le *Grand Lac Winipeg*. Mais quel ne fut pas notre désappointement en apprenant que les barques qui devaient nous conduire étaient parties de là depuis huit jours. Heureusement il y en avait une qui nous attendait, mais elle devait s'arrêter au tiers du chemin. C'était toujours une consolation. On place tous nos effets dans cette

nouvelle barque et nous partons quoique nous fussions bien plus chargés qu'il ne fallait, car dans cette petite embarcation il n'y avait pas moins de 60 à 65 ballots pesant chacun de 80 à 90 livres, ce qui est la charge ordinaire d'une barque, sans compter vingt-six personnes; l'excédant était donc le poids de ces vingt-six personnes. Aussi, suivant l'expression du pays, notre barque était calée. Je vous laisse à penser, Monseigneur, si nous étions bien à notre aise; tout le monde se touchait et c'est à peine si les rameurs trouvaient de la place pour faire jouer leurs rames. Nos quatre Sœurs, accroupies dans un coin de la barque, faisaient pitié, car elles avaient au milieu d'elles une sauvagesse avec plusieurs petits enfants plus ou moins dégoûtants de malpropreté. Mais ce qui leur faisait surtout mal au cœur, c'était de voir la sauvagesse croquer à belles dents la vermine qu'elle prenait tantôt sur ses enfants, tantôt sur elle-même. Jusques-là aucun de nous n'avait senti cette vermine le dévorer, mais dans cette barque pleine de sauvages, nous en fîmes tous provision et jusqu'à ce que nous les quittâmes, c'était à qui se frotterait le mieux; car il n'y avait pas seulement la sauvagesse et ses enfants qui pouvaient nous en fournir, mais tous ceux qui se trouvaient avec nous.

Depuis le *Grand Rapide* jusqu'à l'*Ile à la Crosse* on a été obligé de faire trente-six portages, c'est-à-dire que pendant trente-six fois les hommes ont été obligés de décharger la barque et de transporter sur leurs épaules tout ce qu'elle contenait. Ces portages sont quelquefois courts, mais quelques-uns ont un ou deux milles de long. Les voyageurs doivent alors marcher. Si le chemin était beau, ce serait un plaisir pour le passager qui est obligé de rester assis depuis le matin avant le jour jusqu'à sept ou huit heures du soir, mais il faut passer souvent par des chemins affreux, tantôt au milieu de débris d'arbres

tombés de vétusté, tantôt au milieu des broussailles, des ronces, des épines, etc., lesquelles, non contentes de déchirer les habits du pauvre voyageur, se permettent encore d'ensanglanter ses mains et sa figure; tantôt, outre tous ces embarras, nous étions dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, car la pluie, qui ne cessait de tomber chaque jour, avait fait augmenter les rivières d'une manière extraordinaire. Comme ce sont les rapides et les chutes d'eau qui occasionnent ces portages, quelquefois non seulement il faut transporter les malles mais aussi la barque. Si le rapide n'est pas trop violent ou la chute trop élevée, les hommes s'attèlent, par le moyen de colliers, à une corde qui est attachée à la barque, et la font monter en tirant comme des bêtes de somme, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture et même plus haut; mais malheur à eux si le courant se rend maître de la barque, car alors il entraîne tout, et si les hommes n'ont pas été assez habiles pour quitter leurs colliers, ils sont traînés sur les rochers, dans les broussailles et, quelquefois même, au milieu du courant. Cela nous est arrivé deux fois dans le voyage, et deux de nos hommes ont été blessés, mais peu grièvement, de sorte qu'avec le secours de nos Sœurs ils ont pu se rétablir bien vite. Du *Grand Rapide* au *Fort Cumberland* nous avons failli périr deux fois. Une fois par un coup de vent. Heureusement un des voyageurs l'a entendu avant qu'il nous eût atteint; il a fait de suite baisser notre petite voile et regagner une île que nous venions à peine de quitter. Nous avons laissé le vent soulever le lac tant qu'il a voulu et puis nous sommes partis. Le Frère Boisramé a eu tellement peur que pendant une demi-heure il n'a cessé de faire des actes de contrition. La seconde fois notre barque s'étant dégoudronnée a manqué sombrer, tant elle était déjà pleine d'eau. Comme le Diable aurait ri s'il avait pu d'un seul coup faire périr sept Missionnaires, mais notre

Mère Immaculée nous protégeait contre sa rage et nous faisait découvrir ses pièges avant que nous y fussions tombés.

Le 23 août, nous arrivâmes au *Fort Cumberland* où devait s'arrêter notre barque. Nous avions espoir d'y trouver quelque berge de l'*Ile à la Crosse*, mais nous fûmes trompés dans notre attente. Cependant le maître-traiteur de ce fort s'était arrangé avec celui de l'*Ile à la Crosse* et nous avait préparé une embarcation. Nous pûmes donc, grâce à cette prévoyance, repartir quelques heures après. Si maintenant nous n'allons pas plus vite, nous sommes au moins à notre aise, car la barque ne contient plus qu'une trentaine de ballots. C'est cependant toujours la même vie que nous menons. Il faut encore parfois faire des échafaudages dans nos campements, soit pour y marcher, soit pour nous coucher, autrement on est dans l'eau et dans la boue jusqu'à la ceinture. Le bois heureusement ne manque pas pour faire nos routes, nos lits et surtout pour entretenir le feu afin de sécher nos vêtements, car il continue de pleuvoir tous les jours. Toutes ces misères ne nous empêchent pas de rire et de nous amuser pendant la journée, et quelquefois la nuit même lorsque quelqu'un de nous, passant entre les bois qui forment notre plancher, réveille ses voisins en se retirant du bourbier et en leur assurant que l'eau n'est pas chaude. C'est la vie du Missionnaire que les misères des voyages; il vaut mieux s'y habituer de bonne heure que tard; puisqu'il faut souffrir, il vaut mieux souffrir avec gaieté qu'avec morosité, car la tristesse, bien loin de chasser les misères, ne fait que les augmenter; puis, par-dessus tout, le bon Dieu n'est-il pas là pour soutenir le Missionnaire et lui adoucir toutes ses peines. Ah! si toutes nos souffrances pouvaient être la cause du salut de quelque pauvre sauvage, nous serions amplement dédommagés!

Parvenus au *Fort des Traites*, l'idée de ne pas aller plus loin passa par la tête de nos sauvages qui, du reste, s'étaient montrés très-honnêtes à notre égard. Quoique pût leur dire et leur offrir Monseigneur Grandin, ils ne se rendirent point à ses désirs; un verre de rhum que leur donna en cachette un des employés de la compagnie les détermina seul à se mettre en route. Trois jours après nous arrivions au *Fort du lac Laronge*, où se trouve un ministre protestant. Nous fûmes bien surpris d'y rencontrer le Bourgeois ou chef traiteur de l'*Ile à la Crosse*. Notre première pensée, en le voyant, fut qu'il nous attendait avec une barque et que nous allions continuer notre route en sa compagnie, mais une nouvelle déception nous était réservée, car il avait envoyé toutes ses embarcations et il n'était resté là que pour savoir si nous étions encore du nombre des vivants. Il nous pria donc d'attendre qu'on eût équipé une barque pour nous; quant à lui, il allait partir en canot pour envoyer, à son arrivée à l'*Ile à la Crosse*, une barque au-devant de nous. Comme il n'y avait pas de sauvages pour nous conduire, nous restâmes à ce poste neuf jours, pendant lesquels nos Sœurs commencèrent à exercer leur charité auprès de plusieurs sauvages malades qui se trouvaient là. C'est pour moi un motif de croire que notre séjour au *Lac Laronge* n'aura pas été un temps tout-à-fait perdu, car plusieurs de ces malades ont demandé à nous suivre malgré la défense que leur en avait faite le ministre, afin que les Sœurs pussent continuer leurs soins auprès d'eux. Mais nous ne pûmes, à notre grand regret, les accepter; le voyage étant plus long que nous ne l'avions prévu, nos provisions commençaient à diminuer, et puis il y avait à l'*Ile à la Crosse* plus de malades et d'infirmes qu'on ne pouvait en recevoir. Malgré ces considérations, nous avons cependant accepté un enfant sauvage d'une douzaine d'années, qui avait tout le côté

droit rongé par une dartre, et que les Sœurs avaient presque guéri. Les sauvages étant arrivés au Fort et le ministre ayant bien voulu nous prêter sa barque, nous partîmes. Mais à peine avions nous marché deux jours que nos sauvages nous laissèrent sur la grève, donnant pour prétexte qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour monter le *Rapide du Grand-Diable*. Mgr. fait tout ce qu'il peut pour les empêcher de partir, mais tout est inutile. Bon gré malgré, il fallut donc dresser nos tentes et attendre patiemment les gens qui devaient venir de l'*Ile à la Crosse*. Tous ces délais épuisaient nos provisions, et nous étions encore éloignés de huit journées de la Mission, sans compter les retards que nous pourrions encore éprouver. Comme il y avait à cet endroit beaucoup de graines de différentes plantes, nous passions une partie de notre temps à les recueillir, nous les faisions ensuite cuire avec un peu de farine, et c'était notre nourriture quotidienne. L'autre partie du temps était employée, soit à faire nos exercices de piété, soit à couper du bois, afin de nous chauffer ; il commençait à faire froid, outre la pluie qui n'a point cessé, nous avons eu de la neige pendant deux jours. Chacun de nous se rappellera longtemps, je pense, le portage du *Grand-Diable*. Enfin, la douzième journée, lorsque nous désespérions de voir arriver la barque de l'*Ile à la Crosse*,. nous entendîmes tirer cinq ou six coups de fusil. Je crois, mon Révérendissime Père, que nous manquâmes tous à la modestie, car ce fut à qui courrait le plus vite sur le bord de la rivière pour voir ce que cela signifiait. C'était notre barque. Après avoir fait connaissance avec les dix bons sauvages catholiques qui étaient venus nous chercher, quoiqu'il fît déjà bien nuit, on n'en chargea pas moins la barque. Ce travail terminé, nous récitâmes tous en commun le chapelet pour remercier le bon Dieu. Le lendemain, à trois heures du matin, nous nous mettions en route; le

temps était beau, nous pûmes donc faire une bonne journée. Il y eut plusieurs portages, et vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes au *Rapide de la Truite*. On transporte tous les bagages de l'autre côté et on se met en devoir de faire passer la barque. Elle est presque parvenue au haut, lorsque, ô malheur, un des colliers se casse, les autres hommes ne sont pas assez forts, la barque recule et va se jeter sous un bouillon d'eau qui l'a bientôt remplie ; force fut alors aux sauvages de lâcher leurs colliers, et voilà notre barque au milieu du rapide sens dessus dessous. On veut l'arracher, mais elle est prise entre des rochers et tous les efforts sont inutiles. Déjà la nuit est avancée, on l'attache alors à un arbre, et chacun se retire consterné de ce malheur d'un nouveau genre. Le lendemain, après que Monseigneur eut célébré la sainte messe (pour moi je n'avais plus ce bonheur depuis notre arrivée au *Grand-Diable*, faute de vin), on revint à la barque, mais tous nos efforts sont encore inutiles. Déjà nous désespérons de l'arracher et on parle d'aller en chercher une autre. Mais pendant que nous déjeûnons, notre barque se détache sans le secours de personne, prend le fil de l'eau et s'en va. Ce ne fut qu'à un mille plus loin que l'on put la saisir et s'en rendre maître. La barque n'est pas bien endommagée, mais nous avons perdu, et les colliers des hommes, et le câble auquel ils étaient attachés ; nous ne pouvions pas marcher sans cela. Il fallut donc aller chercher des colliers et un câble au *Lac Laronge*, ce qui demanda près de quatre jours. Nous ne partîmes que la veille de Saint-Michel, au soir. Ce fut lui sans doute qui nous délivra enfin des griffes du diable et nous conduisit à l'*Ile à la Crosse*, où nous arrivâmes le 4 octobre, après être restés deux mois et six jours en route.

Comme un grand nombre de sauvages qui étaient venus à la Mission d'automne n'avaient pas voulu se retirer dans

les bois avant d'avoir vu Monseigneur et les sœurs que Sa Grandeur amenait, dès qu'ils virent la barque ils commencèrent à tirer des coups de fusil, et ne cessèrent que lorsque nous fûmes débarqués. Après avoir embrassé les Révérends Pères Végreville et Moulin, et donné la main à tous les sauvages et sauvagesses qui se trouvaient là, nous allâmes tous à l'église, où Monseigneur entonna le *Te Deum* et célébra la sainte messe, quoiqu'il fût déjà une heure et demie après midi. Le dimanche suivant, Monseigneur officia pontificalement, fit faire la première communion à plusieurs sauvages et en confirma 22 que le R. P. Végreville avait préparés à recevoir ces sacrements.

L'*Ile à la Crosse* n'était pas le lieu de ma Mission ni celui du Frère Boisramé, nous étions encore éloignés de cinq à six cents lieues du Fort ou nous devions nous rendre. Monseigneur songea donc à nous faire partir afin d'hiverner au moins à *Attabaskaw*, avec les Révérends Pères Faraud et Clut, et les Frères Reynard et Perréard, mais il ne put pas trouver de sauvages, tous craignant la prise des glaces. Il fallut donc rester. Alors la maison des Sœurs n'étant pas tout-à-fait achevée, nous-mêmes ayant besoin d'un réfectoire, et deux de nos engagés étant malades, nous dûmes nous mettre à l'œuvre. Mgr Grandin et le Père Moulin se firent maçons; le Père Végreville, le Frère Boisramé et moi devinmes menuisiers. Cet ouvrage achevé, nous nous fimes les uns poëliers, les autres ramoneurs de cheminée, car il était temps de nous précautionner contre le froid. Tout étant fini, nous commençâmes notre retraite annuelle. Chacun de nous la désirait tant que nous ne pûmes pas attendre les huit jours avant la Toussaint. La veille de cette grande fête, jugez de notre surprise lorsque nous vîmes Mgr Taché arriver en canot. Inquiet de l'état de Mgr Grandin, et connaissant une partie des misères de notre voyage, il s'était, en allant

visiter les Missions du *Lac à la Biche* et du *Lac Sainte-Anne*, détourné de son chemin et était venu ici en 28 jours. C'est en sa présence que nous avons renouvelé nos vœux le jour de la Toussaint ; nous étions sept Oblats réunis ensemble. Nous pensions n'avoir le bonheur de le posséder que pendant quelques jours, car il devait partir sur les premières glaces, mais le froid n'étant venu que très-tard, il n'a pu s'éloigner que le 28 novembre. Il avait trois chiens pour traîner sa calèche et Sa Grandeur, lorsqu'elle ne pouvait plus marcher sur ses raquettes, quatre traînaient ses provisions et ses bagages, et trois sauvages l'accompagnaient. Il avait à faire ainsi près de quatre cents lieues. Le 29 novembre est aussi parti le Père VÉGREVILLE pour aller au *Lac Caribou* qui se trouve à une centaine de lieues d'ici ; il a dû, pour s'y rendre, marcher à peu près 20 à 25 jours. Il est parti avec un traineau et trois chiens, et en compagnie de deux sauvages. Le Père MOULIN, plus heureux que le Père VÉGREVILLE, a célébré, en famille, l'aniversaire du sacre de Mgr GRANDIN, mais le lendemain, premier décembre, il partait pour le *Fort Carlston*. Là, on n'avait pas encore vu le prêtre, mais on le demandait à grands cris. Il s'est éloigné de nous sans traineau et sans chiens en sa possession, mais il était avec des sauvages qui en avaient et qui lui ont promis de le faire traîner lorsqu'il serait trop fatigué. Nous avons appris de ses nouvelles il y a quelques jours, et il paraît qu'il a beaucoup souffert, car ayant été obligé de marcher pendant près d'une journée entière dans l'eau glacée, ses jambes se sont enflées, et cela à une distance de dix jours de marche du Fort où il se rendait. Il a pu, néanmoins, continuer son voyage sans être obligé de s'arrêter ; *maintenant*, nous disait-il dans sa lettre, *tout est passé ! Puissent ces quelques fatigues être utiles pour la gloire de*

Dieu et le salut des âmes, et je m'en trouverai bien dédommagé !

Me voilà maintenant avec Mgr GRANDIN et les deux Frères convers. Au moment où je vous trace ces lignes, Monseigneur lui-même est absent, car le jour de Noël on est venu le chercher pour aller visiter un malade, et il ne fera pas son voyage en moins de cinq ou six jours. Vous voyez que nos paroisses et nos paroissiens sont passablement éloignés. Que de bien il y a à faire ici ! Que d'âmes à sauver encore ! Mais nous sommes trop peu. Ainsi je vous ai parlé d'un ministre anglican qui se trouve au *Lac Laronge*, Nos seigneurs et les Pères sont persuadés que si on avait un prêtre à poste fixe dans ce lieu, avant un an le ministre protestant aurait fait son paquet. Que de pauvres sauvages ne viennent là que parce qu'ils n'ont pas de prêtres catholiques. Lorsque nous étions au *Grand-Diable*, j'en ai vus qui disaient à Monseigneur : *le ministre est un homme comme nous, il a une femme et des enfants comme nous, il nous donne, il est vrai, des marchandises, mais il ne sait pas seulemenl notre langue; demeure donc ici et nous prierons avec toi. Le ministre nous dit de bien vivre, mais il ne nous dit pas comment il faut faire.* — J'en ai vu deux qui avaient fait plus que cela, ils avaient appris de Canadiens français qui se trouvaient là le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* en français ; ils ne comprenaient cependant pas ce qu'ils disaient, mais ils savaient que les catholiques priaient ainsi et ils voulaient prier comme eux. Ils sont venus trouver Monseigneur et ont récité les prières devant nous tous. En voyant ces pauvres sauvages à la merci des loup, ssans pouvoir les secourir, nous ne pouvions vraiment pas retenir nos larmes.

Comme je ne puis m'occuper de la conversion des sauvages qu'en sachant leur langue, je me suis mis en devoir de l'apprendre aussitôt que je l'ai pu, et tous les jours

Monseigneur me fait la classe ainsi qu'aux Sœurs. Elle est difficile, tout le monde en convient, mais avec la grâce de Dieu j'espère en venir à bout. Et je dois d'autant plus m'y appliquer que, le printemps prochain, il me faudra donner une Mission au *Grand-Portage,* non seulement aux Canadiens français qui s'y trouvent rèunis ; mais encore à tous les Montagnais qui sont fort nombreux à cette place. De plus, comme Monseigneur et le Frère Boisramé partiront avant moi, je ne pourrai les rejoindre qu'au *Grand Lac des Esclaves*, il me faudra alors voyager avec des Montagnais. En arrivant au *Fort Good Hope,* non seulement il sera nécessaire que je parle montagnais, mais encore je devrai savoir le loucheux et l'esquimaux. Car ce sera surtout de ces deux nations que j'aurai à m'occuper. Chaque dimanche je fais, en forme d'instruction, le catéchisme aux quelques Canadiens français que nous avons ici.

Je suis toujours très-heureux de la Mission et de la part qui m'est échue. Depuis trop longtemps je soupirais après l'heureux moment où je pourrais voir ces pauvres sauvages pour que, maintenant que je me trouve au milieu d'eux, je m'y ennuie. Il n'y a que le manque d'ouvrage qui puisse faire ennuyer un Missionnaire; grâce à Dieu, ici le travail surabonde, la moisson semble être partout mûre, il n'y a que les ouvriers qui fassent défaut. Le Père Grollier vient d'ouvrir un champ bien vaste en pénétrant sur les terres des Esquimaux. Vous savez quel est l'empressement que mettent ces pauvres sauvages à apprendre la prière. Quant au Frère Boisramé, il est on ne peut plus content, et il ne donnerait pas sa place pour tout l'or du monde. Lui seul fait autant d'ouvrage que deux engagés de la Mission. Tous les matins il va à la pêche, et déjà il est aussi habile que les premiers pêcheurs. Ah ! si au lieu d'avoir des engagés dans nos Missions, entre les mains de qui passe tout l'argent que nous rece-

vons, les gages de chacun d'eux étant de 20 à 25 livres sterling par an, sans compter la nourriture de toutes leurs familles, nous avions ici des Frères convers, que d'argent serait épargné et pourrait être employé, soit à entretenir chez les Sœurs de vieux sauvages et de vieilles sauvagesses, soit à faire des voyages pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !....

Daignez bénir celui qui est de Votre Grandeur le tout dévoué fils,

SÉGUIN, O. M. I.

VOYAGE DU R. P. SIMONET.

LE R. P. SIMONET A Mgr DE MAZENOD.

Leith, 3 juin 1860.

BIEN-AIMÉ ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Je jour tant désiré est enfin arrivé. Je pars demain pour l'Angleterre et samedi prochain je quitterai Londres pour me rendre à la Baie d'Hudson. Merci, bien-aimé Père, pour ce nouveau témoignage de votre tendre affection.

Mon bonheur est au comble quand je pense que, dans quelques jours, je verrai ces pauvres frères des bois après lesquels je cours jour et nuit depuis l'âge de douze ans. Oh ! comme je jouirai en leur disant qu'ils ont un Père au ciel et un Père sur la terre qui ne cherchent que leur bonheur ! Quel plaisir de leur faire entendre pour la première fois le nom de Marie ! J'ai eu la consolation de voir à Liverpool Mgr Grandin et sa petite troupe qui m'ont raconté beaucoup de choses de Marseille.

Que vous dirai-je de nos pauvres Ecossais? Hélas ! qu'ils sont encore loin du bon Dieu !